

PAP NDIAYE

LES NOIRS AMÉRICAINS

De l'esclavage à Black Lives Matter



Tallandier

Les Noirs américains

DU MÊME AUTEUR

- Le Modèle noir, la chronologie*, Paris, Flammarion, 2019.
- Histoire de Chicago*, Paris, Fayard, 2013 (avec Andrew Diamond).
- Les Noirs américains. En marche pour l'égalité*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard/Histoire », 2009.
- La Condition noire. Essai sur une minorité française* (préface de Marie Ndiaye), Paris, Gallimard, 2009.
- Du nylon et des bombes. Du Pont de Nemours, le marché et l'État américain, 1900-1970*, Paris, Belin, coll. « Cultures américaines », 2001.
- Traduction en langue anglaise : *Nylon and Bombs, DuPont and the March of Modern America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2007.

Pap Ndiaye

Les Noirs américains

De l'esclavage à Black Lives Matter

Tallandier / *L'Histoire*

© Éditions Tallandier / *L'Histoire*, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-5079-2

Introduction

Histoire politique des Noirs américains

À l'automne 2016, quelques mois avant de quitter la Maison-Blanche, Barack Obama inaugura le Musée national d'histoire et de culture africaine-américaine, qui propose un itinéraire saisissant de l'histoire noire américaine, depuis l'Afrique des origines jusqu'à la période contemporaine. Les visiteurs peuvent ainsi parcourir quatre siècles d'histoire, leur permettant de porter un regard renouvelé et crucial sur l'histoire des États-Unis. Dans un registre voisin, le *New York Times* a récemment lancé le « projet 1619 », par référence à la date d'arrivée des premiers Africains captifs en Virginie, qui vise à repenser en profondeur cette histoire, en insistant sur sa centralité économique, sociale, politique et culturelle. Plus largement, si l'on ne devait retenir qu'une idée des multiples travaux qui ont renouvelé ce champ d'études, ce serait leur insistance sur les capacités d'agir des Africains-Américains (leur « agentivité »), y compris dans les situations les plus oppressantes, pour rendre tangibles les idéaux de

la révolution américaine, dont l'universalité n'avait d'existence que sur le papier de la Constitution.

Les chapitres de cet ouvrage sont issus d'articles pour la plupart publiés dans la revue *L'Histoire* de 2003 à aujourd'hui, articles retouchés, parfois développés, pour l'occasion. Bien que sortis au fil des années sans lien de continuité particulier, ils forment, réunis, un ensemble de chapitres cohérent d'un point de vue thématique et chronologique. Leur problématique générale est d'une part celle de l'histoire des dominations, des violences, des persécutions subies par les Noirs américains, et d'autre part celle de leur résistance, de leur capacité à la résilience, à la mobilisation collective pour exiger le droit à vivre dignement, du XIX^e siècle à aujourd'hui. Il s'agit donc d'une histoire profondément politique, si l'on veut bien donner à ce terme un sens suffisamment ample, qui ne se résume pas à la conquête et à l'exercice du pouvoir, mais aussi à la capacité à agir collectivement sur ses conditions de vie, à la possibilité d'avoir son mot à dire sur le choix des autorités de gouvernement, depuis le modeste shérif jusqu'au président des États-Unis, et même, comme le mouvement Black Lives Matter l'exprime aujourd'hui, à l'expression d'une exigence très simple : le droit à la vie.

Le premier fil conducteur de ces textes a trait à la violence sidérante de l'histoire noire américaine. Celle-ci a été fondamentalement marquée au fer rouge

INTRODUCTION

du crime contre l'humanité que furent la traite transatlantique et l'esclavage. Avec le massacre des populations autochtones, l'esclavage est l'autre pilier honteux, longtemps maintenu dans les ténèbres des mémoires, de l'histoire des États-Unis. À cela s'ajoutent des modes de domination progressivement mis en place après l'abolition de 1865 : la ségrégation, la privation du droit de vote et les lynchages, qui entrèrent dans l'actualité ordinaire du pays à partir des années 1890. Comme l'a remarqué l'écrivaine Claudia Rankine, la vie de millions d'Américains a été marquée par des cérémonies de deuil particulières, le deuil inconsolable de celles et ceux qui sont morts parce que noirs. L'expérience noire américaine est donc aussi celle de formes poignantes de deuil – une des raisons pour lesquelles les Églises ont tant compté. En 1955, Emmett Till, un adolescent noir en vacances dans le Mississippi, fut torturé à mort pour avoir regardé une femme blanche. Lors de ses obsèques, à Chicago, sa mère demanda que le cercueil restât ouvert, exposant son visage affreusement défiguré, afin, dit-elle, que le monde vît « ce qu'ils ont fait à mon fils ».

Et il y a eu tout le reste : les services scolaires et sanitaires de moindre niveau, les emplois les moins payés et les plus menacés en temps de crise, le système judiciaire biaisé, les logements insalubres, les mille et une avanies du quotidien, les violences symboliques. La dégradation des quartiers noirs centraux à partir des années 1970, sous le triple coup de la crise économique, de l'arrivée massive de la drogue et du départ

des classes moyennes, a déstructuré les familles et les communautés urbaines, en même temps que le contrôle des forces de l'ordre se faisait plus pressant.

Cette violence particulière a deux dimensions : l'une, structurelle, est celle des institutions, construites par la pratique et par un appareil juridique important : l'esclavage, la ségrégation, furent cimentés par des lois. Mais elles ne font pas tout : aujourd'hui, le racisme structurel existe toujours dans de nombreuses institutions, en premier lieu la police, bien que les lois soient formellement antiracistes. La grande majorité des policiers ne sont pas racistes en tant qu'individus, mais leur formation, les doctrines d'emploi de la force et leur socialisation professionnelle les poussent à agir brutalement vis-à-vis de leurs concitoyens noirs. L'autre dimension de la violence subie par les Noirs américains tient à la force inépuisable des suprémacistes blancs, obsédés par le déclin de la « race blanche », le métissage généralisé, la décadence des mœurs, le féminisme, etc. Les plus illuminés passent à l'action en tuant, comme Dylan Roof, assassin néonazi de neuf personnes noires dans une église de Charleston en 2015. Les autres mâchent leurs haines recuites en applaudissant Donald Trump. Avec un suprémaciste blanc à la Maison-Blanche entre 2017 et 2021, masquant à peine son mépris et sa méconnaissance de ses concitoyens noirs, les violences racistes ont crû. Trump est bien le chef de file de l'extrême droite raciste et xénophobe des États-Unis. Il n'empêche que, en perspective historique, le niveau de violence absolu

INTRODUCTION

a chuté : les violences d'aujourd'hui ne sont pas équivalentes à celles de l'esclavage, de la ségrégation, ou même aux violences urbaines des années 1960 quand les morts se comptaient par centaines.

Le second fil rouge concerne les « arts de la résistance », pour reprendre le titre d'un ouvrage classique de James C. Scott. Il est essentiel, en effet, de souligner l'infinité et l'intérêt des stratégies déployées par les dominés, en particulier dans les petits actes du quotidien, comme le rythme de travail que les esclaves ralentissaient sitôt que le maître tournait les talons. Nous verrons par exemple comment des esclaves pouvaient agir sur les ventes qui les concernaient, comment leur agentivité s'exerçait malgré la violence subie pour construire un monde propre. La culture, en particulier musicale, a aussi joué un rôle essentiel, en fournissant un mode d'expression sublimé de résistance et de résilience. Les spirituals, le gospel, le blues et le jazz, le R&B et la soul n'ont pas seulement accompagné, soutenu la vie politique noire américaine ; ils en ont été l'une des formes d'expression, l'un des langages. « *We Shall Overcome* », chantaient les militants des droits civiques dans les années 1960 : ce gospel, interprété de manière inoubliable par Mahalia Jackson, leur donnait de l'énergie, de l'espoir, et faisait enrager les suprémacistes blancs. Les croyances et pratiques religieuses africaines-américaines ont aussi été essentielles, en ce qu'elles ont fortifié les communautés, donné naissance à des

chefs charismatiques comme Martin Luther King pour qui un monde meilleur n'était pas qu'une vague promesse pour l'Au-delà, mais un objectif à atteindre ici et maintenant. Ses discours, à Montgomery, Atlanta, Washington et ailleurs, étaient politiques autant que religieux, ces deux dimensions étant imbriquées.

Ces cultures résistantes n'ont pas éteint les grands desseins et mouvements collectifs : à l'échelle locale, avec la révolte de Nat Turner en 1831, à l'échelle régionale, avec les fuites massives d'esclaves pendant la guerre de Sécession, ou à l'échelle nationale, avec l'UNIA de Marcus Garvey au lendemain de la Première Guerre mondiale, qui a sans doute été, en dépit de sa brève existence, l'organisation noire la plus populaire de l'histoire du pays. Et, bien sûr, le mouvement pour les droits civiques dans les années 1950 et 1960, cette vague puissante qui fit plier les forces de haine et de répression arrogante au pouvoir dans le Sud.

Un troisième fil rouge tient à la dialectique entre radicalité et modération dans les mouvements noirs. L'histoire des radicalités politiques, de Nat Turner en 1831 à Malcom X dans les années 1960, peut certes être jugée à l'aune de leurs résultats, auquel cas on pourrait en conclure qu'elles ont historiquement échoué aux États-Unis. Le rapport de force très défavorable, la faiblesse des ressources, la mobilisation des forces de répression ayant tous les moyens à leur disposition, l'impossibilité, ou la grande difficulté, à se

INTRODUCTION

renforcer avec des alliés blancs, l'absence de débouché politique crédible : tout cela explique l'impasse politique de ces radicalités. En contraste, les mouvements modérés semblent l'avoir emporté à long terme : leur capacité à établir des compromis, même critiquables, leur aptitude à mobiliser des ressources externes (des alliés, des financements, des médias) et à rassembler plus largement les mondes noirs, voilà qui a été historiquement bien plus opérant. Barack Obama, fin stratège s'il en est, sut se frayer son chemin dans la vie politique de Chicago puis de l'Illinois, et enfin du pays tout entier, sans se laisser enfermer dans la représentation communautaire, et en cherchant avec ténacité à trouver les bons équilibres, quitte à décevoir celles et ceux qui attendaient plus, en particulier sur les questions raciales qu'il traita avec des pincettes.

Mais il convient de nuancer cette opposition trop schématique. Car les radicalités doivent aussi être considérées à la bonne échelle, en ce qu'elles ont aiguillonné les mouvements politiques plus modérés, plus soucieux de compromis, et en ce qu'elles ont politisé les mondes noirs les plus modestes, ceux des ghettos par exemple. Nat Turner a fini pendu, mais il a porté un coup très dur à l'esclavage en favorisant l'essor de l'abolitionnisme. De manière moins tragique, Tommie Smith et John Carlos, avec leurs poings levés du Black Power sur le podium olympique de Mexico, ont sacrifié leur carrière sportive, fait écumer de rage les gérontes réactionnaires du

CIO, mais soulevé d'enthousiasme et d'émotion des millions d'hommes et de femmes à travers le monde.

De fait, l'histoire de la radicalité et de la modération est enchevêtrée, faite de tensions fortes, mais aussi de convergences, d'échanges, d'allers-retours entre les uns et les autres, selon les moments. Les débats portaient aussi bien sur les moyens – la violence est-elle légitime ? – que sur les fins : lutter pour la liberté, mais à quelle fin ? L'intégration dans la société américaine ? l'autonomie communautaire ? la sécession ? Un Martin Luther King apparaissait comme modéré en comparaison de Malcom X ou de Stokely Carmichael ; mais il faisait figure de dangereux agitateur pour les caciques de la National Association for the Advancement of Colored People, préférant les combats judiciaires aux mobilisations populaires. Mais localement, la NAACP pouvait être bien plus radicale que la direction nationale de cette association... Bref, de manière sans doute plus nette que dans d'autres groupes, le monde africain-américain a été politiquement structuré par une dialectique entre radicalité et modération : deux pôles qui se sont nourris l'un l'autre, et qui ont trouvé chacun leur place dans l'histoire du pays.

Enfin, il faut aussi reconnaître les évolutions positives. S'il ne fallait qu'un exemple, l'élection de Barack Obama en 2008 fut un moment sidérant et restera comme un grand événement historique en donnant même, un instant, l'illusion que les États-Unis étaient

INTRODUCTION

guéris de leur lancinante blessure raciale. Le soir de l'élection, Jesse Jackson, vétéran des droits civiques, pleura d'émotion dans Grant Park à Chicago, et tout le monde comprit à qui il pensait. L'ombre de King était présente aux côtés d'Obama, et avec lui la cohorte innombrable de celles et ceux qui s'étaient battus contre l'injustice et l'avaient payé de leur vie. Certes, Obama a fait au mieux dans un cadre politiquement contraint, face à une opposition souvent venimeuse, sans reformuler en profondeur l'exercice du pouvoir exécutif, sans toucher à la question pourtant urgente de l'accroissement phénoménal des inégalités de revenus et de patrimoines, qui mine les États-Unis depuis trente ans. Au-delà d'Obama, il existe aujourd'hui une classe moyenne noire prospère, bien plus importante qu'il y a cinquante ans, fruit des politiques d'*affirmative action* qui ont permis à des millions de jeunes Africains-Américains d'accéder à l'université ou d'obtenir des emplois de fonctionnaires fédéraux. Si Martin Luther King revenait dans notre monde, il serait sans doute stupéfait de constater l'existence de cette classe moyenne, d'apprendre qu'un homme noir de père kenyan fut élu et réélu président des États-Unis. Mais en même temps, il serait atterré de voir l'isolement et la misère d'une partie du monde africain-américain, d'observer le comportement de certaines polices municipales et l'existence tenace du suprémacisme blanc.

Face à un pouvoir méprisant et hostile, comme lors de la présidence Trump, le monde noir américain

LES NOIRS AMÉRICAINS

fait le dos rond en s'organisant pour surgir au bon moment, ainsi que Black Lives Matter l'a montré en 2020. En cela, les années récentes sont représentatives de la résilience historique des Noirs américains, habitués aux coups durs et à des adversaires féroces. Voilà peut-être le legs principal de Martin Luther King et de tous ceux et celles dont il est question dans cet ouvrage : avoir donné aux Africains-Américains le sentiment d'être porteurs d'une grande histoire, une histoire de malheurs certes, mais aussi de création, de ténacité et d'intelligence politique.

I

Les enchaînés du roi coton

De 1619 à 1865, l'esclavage occupa une position centrale dans la société, l'économie et la politique américaines. Main-d'œuvre trimant surtout dans les plantations du Sud, les esclaves subirent tout au long du XIX^e siècle d'humiliants trafics et des transferts massifs de population. La traite transatlantique fut interdite en 1808, mais une autre traite, interne aux États-Unis, se mit en place jusqu'à la guerre de Sécession (1861-1865). C'est cette traite-là, peu connue, et les ventes qui lui étaient associées, qui sont ici analysées.

Personne ne pouvait imaginer, en 1619, au vu d'une vingtaine d'Africains vendus sur un quai de Virginie par un capitaine hollandais, que l'esclavage des Noirs deviendrait une institution majeure du Nouveau Monde. En effet, les obstacles paraissaient nombreux de prime abord : la distance avec le continent africain, le coût de la traite, l'acclimatation des captifs. Mais cela n'empêcha pas l'esclavage de se généraliser à partir de la fin du XVII^e siècle, jusqu'à devenir le système

LES NOIRS AMÉRICAINS

de travail principal de l'Amérique coloniale. En effet, ni les travailleurs européens ni les Indiens asservis n'étaient assez nombreux, ou assez volontaires, pour subvenir aux besoins agricoles. Les Africains, en revanche, étaient acheminés en masse par la marine britannique, et leur condition d'esclaves devint permanente et transmissible à leur descendance.

Des quelque 12,5 millions d'Africains déportés vers les Amériques, les États-Unis n'en reçurent qu'un nombre réduit : 450 000 personnes, soit 3,2 %, par contraste avec le Brésil et les Caraïbes qui reçurent quant à eux 85 % du total des captifs. Une des explications réside dans la précocité relative de l'interdiction de la traite transatlantique aux États-Unis. Cependant, et c'est une particularité de ce pays, la population esclave y connut un accroissement naturel élevé : de 697 897 en 1790, le nombre d'esclaves passa à 1 538 000 en 1820 et à 3 953 760 en 1860. Les propriétaires d'esclaves compensèrent l'interdiction de la traite transatlantique par la traite interne et la natalité de leurs esclaves.

C'est surtout dans les colonies du Sud, où l'agriculture commerciale était bien ancrée, que l'esclavage prospéra. Il y eut certes, au XVIII^e siècle, des esclaves dans le Nord, occupés à des tâches domestiques et artisanales, mais rien de comparable avec le Sud, où la culture du tabac en Virginie, au Maryland, en Caroline du Nord, du riz et de l'indigo en Caroline du Sud, en Géorgie, de la canne à sucre et surtout du « roi

coton » au siècle suivant dans le delta du Mississippi réclama une main-d'œuvre servile énorme.

Pourtant, la révolution américaine et la création des États-Unis, à la fin du XVIII^e siècle, auraient pu porter un coup fatal à l'esclavage. Celui-ci ne se trouvait-il pas en contradiction flagrante avec les déclarations de principe sur les droits naturels de l'homme et avec un pays nouvellement indépendant qui se réclamait de la liberté ? De fait, l'esclavage fut mis en cause de tous côtés : les philosophes, les juristes, les économistes, les chrétiens évangéliques, les politiques se bousculaient pour le fustiger. Toutefois, le parti abolitionniste n'emporta finalement pas la décision. Les Pères de la Constitution, qui comprenaient quelques-uns des plus grands propriétaires d'esclaves, de même que, plus tard, huit des douze premiers présidents, agirent avec prudence en considérant que les intérêts politiques et économiques supérieurs de la nouvelle République justifiaient le maintien de l'esclavage, ou plus précisément, que celui-ci ne soit pas aboli : la Constitution ne s'opposa donc pas à l'esclavage, et la décision de sa possible abolition échut aux différents États. Le mot « esclave » n'est d'ailleurs pas présent dans la Constitution, qui use d'euphémismes en évoquant de manière contournée et embarrassée les « autres personnes » ou les « personnes tenues de servir ou travailler ». Elle reconnaît aux propriétaires le droit de réclamer les fugitifs, et précise qu'un esclave vaut les trois cinquièmes d'un homme libre, manière

d'accroître le poids politique du Sud au Congrès des États-Unis.

Dans les années qui suivirent l'indépendance, l'abolition s'imposa avec une certaine évidence dans les États du Nord, qui n'avaient d'ailleurs plus besoin de l'esclavage d'un point de vue économique, mais il demeura intact dans le Sud. Sur le plan moral, ses défenseurs considéraient que les Noirs n'étaient pas capables d'être libres, qu'ils ne pouvaient en aucun cas prétendre aux droits et privilèges des hommes libres. La seule concession accordée aux abolitionnistes fut l'interdiction de l'esclavage dans les Territoires de l'Ouest et la fin de la traite transatlantique¹. C'était là, espérait Thomas Jefferson, lui-même propriétaire d'esclaves, une première étape vers l'abolition inéluctable de l'« institution particulière », selon l'euphémisme couramment employé pour parler de l'esclavage.

Cependant, l'interruption de la traite en 1808 ne porta pas un coup fatal à l'esclavage, bien au contraire. Dans le demi-siècle qui suivit, l'essor spectaculaire de la culture du coton dans le sud profond des États-Unis fit les beaux jours du système esclavagiste. Le prix des esclaves augmenta continûment jusqu'à la guerre de Sécession, tant les besoins en travailleurs des plantations de coton y étaient importants.

Plus d'un million d'esclaves furent transférés du Sud-Est (Maryland, Virginie, Caroline du Nord) vers le Sud profond (Caroline du Sud, Géorgie, Alabama, Mississippi, Louisiane, Texas). La majorité des ventes séparaient les familles, bien souvent les enfants de

Table

Introduction. – Histoire politique des Noirs américains	7
I. – Les enchaînés du roi coton.....	17
‡ La voix des esclaves.....	31
II. – « Moi, Nat Turner... ».....	37
III. – Lincoln, chef de guerre	45
IV. – États-Unis, un siècle de ségrégation.....	65
‡ Ségrégation et apartheid.....	79
V. – Les soldats noirs américains pendant la Première Guerre mondiale.....	81
VI. – Mississippi, la leçon oubliée	89
VII. – Les cobayes de Tuskegee	97
VIII. – Martin Luther King, la voix noire de l'Amérique.....	103
IX. – JFK : voulait-il vraiment des droits pour les Noirs ?.....	123
‡ King et Kennedy	131

LES NOIRS AMÉRICAINS

X. – Aux origines du Black Power	135
† Le ghetto moderne	139
† Programme en dix points du BPP	154
XI. – Les poings de la liberté	161
XII. – Le long combat pour le droit de vote aux États-Unis	171
† Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique</i> ...	176
XIII. – Obama, l’homme de Chicago.....	237
XIV. – Black Lives Matter	241
Notes.....	253
Chronologie	261